

PEAUX D'OIE, PLUMES et DUVETS

INTRODUCTION

Essentiellement agricole, le Poitou, il y a plus de deux cents ans, était riche, outre de ses ânes, de volailles en tous genres. Mais c'étaient les oies blanches qui faisaient sa réputation dans le domaine de la plume. Les oies de notre région étaient, de l'avis général, les plus fournies en duvet de qualité et d'une rare blancheur. L'histoire raconte qu'il y a fort longtemps des mégissiers hollandais étaient venus s'installer dans la région, amenant avec eux ces oies remarquables dont on retrouve l'espèce encore de nos jours en Hollande, ainsi que leur savoir en matière de tannage. On disait aussi que le sol calcaire de nos campagnes contribuait, par une savante alchimie, à cette particularité.



Troupeau d'oies du Poitou, Les Hautes Vendes, Chiré en Montreuil (Vienne), sept.1973, *Photo R. Pujol, BT* (*Bibliothèque de travail, Institut coopératif de l'école moderne, « L'oie blanche du Poitou »*)

Quoiqu'il en soit, le commerce de la plume fut florissant aux XIXème et XXème siècles. De grands marchés d'oies blanches avaient lieu dans la Vienne : à Gençay, Lusignan, Rouillé, Latillé, le plus important, à Saint-Savin, Vivonne, Mirebeau, Lencloître, mais encore à Châtellerault ou Chauvigny. La demande en plume était grande, bien sûr, à une époque où tout ce que nous garnissons aujourd'hui de matière synthétique l'était alors de plume.

A Poitiers plusieurs établissements importants, dont nous reparlerons, étaient célèbres pour le tannage des peaux d'oies duvetées et surtout pour avoir été les premiers à les teindre. Pratique qui s'étendra à d'autres entreprises jusqu'à devenir dans les années 1950 une véritable industrie de la mode.



Marché de Mirebeau, *Col. JFM*

PEAUX d'OIE à POITIERS

On ne peut parler plumes et duvets sans évoquer les entreprises de Poitiers qui firent parler d'elles en leur temps. Durant le XIXème siècle et jusqu'à la seconde guerre mondiale, Poitiers était réputé pour ses établissements de préparation de peaux d'oies pour houppes, fourrures et passementeries. Les peaux d'oies blanches étaient au départ traitées à la chaux et à l'alun puis vendues essentiellement à Paris et Berlin. Puis dans les années 1860 la préparation s'est modifiée et perfectionnée (les établissements sont alors : ;Maury, Courtois, Greuiller, ,Plisson, Baillargeau). Entre 1900 et 1940 les principales entreprises sont à Poitiers celles de Léon Baillargeau^{1,2} au n°65 rue de la Pierre levée et de Gérard Hambis³, rue de la Chaussée en 1906 puis au Moulin Apparent à partir de 1917. On évalue de 200 à 400 000 le nombre de peaux traitées chaque année avant 1914 en Poitou. Les débouchés sont, par ordre d'importance : Amérique, Allemagne, Angleterre, Espagne, Italie et Russie. Les oies blanches proviennent des cantons de Mirebeau, Neuville, Gençay, Lusignan...Les corps d'oies dépouillés sont consommés sur place ou expédiés à Paris tandis que la peau est clouée pour être séchée à l'air libre. Dans le procédé ordinaire les plumes sont enlevées et l'on ne conserve que les duvets proprement dits. Les peaux, après avoir été soumises à un bain de chaux, sont écharnées, c'est-à-dire débarrassées de tous les débris fermentescibles, à l'aide de couteaux

¹ BERGERON Pierre, « L'industrie des peaux d'oie en Poitou », *L'orientation économique et financière, Le département de la Vienne*, n°3, 1931 p.93.

² Etablissements Léon Baillargeau, *L'orientation économique et financière, Le département de la Vienne* n°3, 1931 p.94.

³ POUVREAU Pascale, *Indicateur du patrimoine industriel de la Vienne* p.114, Service régional de l'inventaire, Direction régionale des Affaires culturelles de Poitou-Charentes, Poitiers 1997.

circulaires. Le traitement à la benzine nettoie et absorbe ensuite toutes les matières grasses qui sont employées pour la savonnerie. La peau avec son duvet est enfin soumise à divers apprêts analogues à ceux de la chamoiserie, mais plus délicats, puis lavée et essorée.

Dans les procédés nouveaux on utilise des appareils mécaniques de foulage, brassage, ventilation, séchage qui augmentent le rendement et assurent aux peaux une extrême souplesse. Ce sont des machines à laver dites « barbottes », desessoreuses, des séchoirs à vapeur, etc. La maison Hambis complète l'apprêt par l'application à la préparation des peaux d'oies du procédé Barbe qui consiste en trois opérations :

1-Benzinage et foulage mécanique en vase clos : les peaux à laver étaient placées dans des cuves qui étaient amenées sous des réservoirs de benzine et remplies. Le bain terminé, les peaux étaient placées dans uneessoreuse. Elles étaient ensuite mises à sécher dans des pièces ventilées.

2-Travail dans une atmosphère de dioxyde de carbone ou tout autre gaz inerte.

3-Récupération complète par évaporation à chaud et condensation à froid du solvant ou hydrocarbure employé.

L'opération peut avoir lieu en une heure environ et évite les dangers d'intoxication du personnel et les risques d'incendie.

Le fondateur de la maison Baillargeau, Léon Baillargeau, invente en 1923 un procédé de teinture indélébile lui permettant de livrer aux différentes industries s'y rattachant des peaux duvetées teintées dans toutes les nuances.

Après la seconde guerre mondiale, l'arrivée de matériaux synthétiques fut en grande partie responsable de la disparition de cette industrie locale.

Les établissements Baillargeau

Installés rue de la Pierre Levée ils ont commencé à être connus dès 1830 lorsque le grand-père Jean eut l'idée de dépouiller les

oies et de créer l'industrie du tannage de la peau d'oie duvetée. Plus tard, dans les années 1920, Léon Baillargeau, son petit-fils, obtient après de longues recherches un procédé de teinture indélébile pour les peaux tannées garnies de duvet. Ces peaux d'une souplesse incroyable et délicatement colorées allaient connaître un succès considérable. Chaque année les Etablissements Baillargeau produisaient deux millions de houppes à poudre de riz et plus de cinq millions de mètres de bandes de ce que l'on appellera « du cygne ». Ces bandes servaient à confectionner des capes, des petits vêtements, des cols, des couvertures pour voitures d'enfant ou encore des dessus de lits. Le tout commercialisé dans le monde entier et accompagné de prestigieuses récompenses aux expositions de Londres et de Barcelone en 1923 et 1929.

Les établissements René Giraud⁴

A la même époque l'entreprise de René Giraud, établie rue des Quatre Roues, connaissait la notoriété grâce à ses houppes à poudre de riz...pas comme les autres. Les articles classiques, de fantaisie, voire artistiques, mêlant le duvet à la porcelaine avaient un succès fou. Les noms pour le moins évocateurs : « Le faune », « La pierrette », « La danseuse » ou « La marquise » donnent une idée de ces petits bibelots ravissants si prisés par les belles avant la guerre.

⁴ « Fabrique de houppes en tous genres », *L'orientation économique et financière, Le département de la Vienne* n°3, 1931 p.95



Houppes fantaisie,
*L'orientation économique et financière, département de la
Vienne n° 3, 1931, P. 95*

Les établissements Guérineau⁵

Connu très tôt au XIXème siècle pour apprêter les peaux d'oie M.Guérineau obtient un grand succès par l'importance de sa production de fourrure de « cygne » et pour le soin tout particulier qu'il y apporte. Il sera récompensé par une médaille de bronze à l'exposition de 1823.

Les établissements Hambis

⁵ CNUM, CNAM, *Exposition de 1823*, Rapport du jury central sur les produits de l'industrie française, Chapitre XVI cuirs et peaux, section V mégisserie, p.171 « M. Guérineau à Poitiers (Vienne). Déjà cité pour le lavage des laines, a présenté des peaux d'oies apprêtées pour fourrures. On prépare annuellement à Poitiers 20 à 25000 de ces peaux au prix moyen de 30 à 36 francs la douzaine ; c'est une industrie particulière à cette ville. M. Guérineau y obtient de grands succès, tant par l'étendue de sa fabrication que par le soin tout particulier qu'il y apporte. Médaille de bronze. »

Importante aussi au XIXème siècle l'entreprise Hambis, spécialisée dans le tannage de la peau d'oie, située d'abord rue de la Chaussée à Poitiers puis à partir de 1917 au Moulin Apparent à la sortie nord de Poitiers (RN 10). Ses activités cesseront en 1940.

Poitiers (Vienne), R.N.10



Magasins et atelier de fabrication vus de l'ouest. © Inventaire
Date de l'enquête : 1994

Usine Hambis, *Patrimoine industriel (Vienne), Service régional de l'Inventaire, DRAC Poitiers*



Coll. JFM



Coll. JFM

PEAUX D'OIE, PLUMES ET DUVETS A CHÂTELLERAULT

Châtellerault qui nous concerne plus particulièrement ne comptait pas moins d'une trentaine d'établissements avant 1950, répertoriés dans les annuaires ou sur des factures conservées en archives. La plus ancienne activité trouvée à Châtellerault concernant les peaux d'oies et de lièvres date de 1826.

Les noms de certaines de ces maisons, le plus souvent à caractère familial, sont encore dans les mémoires des châtelleraudais : Dreau, Massonneau, Agenos...pour ne citer que ceux-là dont les portes se sont fermées seulement dans les vingt ou trente dernières années-il n'y a pas si longtemps. Tous n'avaient pas la même vocation ni la même importance. Malheureusement les établissements en activité dans la période qui nous intéresse sont trop nombreux pour que l'on puisse s'y arrêter ici, en particulier : grossistes ou détaillants, petits négociants ou industriels, il nous a fallu, à notre grand regret, faire des choix.

Trois établissements ont retenu notre attention, à des titres différents, car ensemble ils offrent un éventail des diverses activités propres à ce secteur dans notre ville.

Nous parlerons des établissements « Bénard » pour les orientations multiples et variées représentatives des petites et moyennes entreprises de Châtellerault.

« Castex-Bétille et Agenos » spécialisé dans le traitement de la plume, travail purement industriel et pour lequel nous avons eu accès à une riche documentation familiale.

« Georges Dreau » de Piétard qui, en plus de diverses activités, s'est intéressé avec succès à la teinture du duvet d'oie-appelé cygne.

Nous n'oublierons pas d'évoquer les établissements Massonneau, dont les quatre plus importants, tous de la même famille, s'étaient répartis dans le secteur Est de la ville.

Relevé dans les annuaires

1826-Châtellerault : Peaux d'oies et de lièvres :
Guérineau

1840-Châtellerault : Fondation de la maison Castex, Plumes et duvets blancs

1873-Châtellerault : 6 marchands de plumes :
Castex Raymond, 44 bd Saint-Jacques
Girault-Dubois, 122 rue de Châteauneuf
Martin-Barthélémy, 431 rue Bourbon
Hivert-Briault René, 5 rue du Château
Lanneau-Briquet Florentin, 16 rue Noire
Finet-Bournigal, rue de Châteauneuf

1886-Châtellerault : Courthiade, Bétille, Agenos, successeurs de Castex Plumes et duvets blancs, bd Victor Hugo(facture de 1886)

1892-Châtellerault : Peaux brutes, laines et duvets
Content-Perrot, 68 Grande rue de Châteauneuf

1894-Châtellerault : 7 marchands de volailles :
Bussereau-Cerisier, 6 rue du Château
Drault, 7 rue de Thuré
Gauthier-Massonneau, 20 rue du Verger
Gauthier, 8 rue de Villevert
Massoneau Arthur, 17 rue des Limousins
Poulet, Veuve, 14 rue des Trois Pigeons
Rouget Adrien, 21 rue des Trois Pigeons

1914-Châtellerault : 4 plumes et duvets :
Bétille et Agenos, rue d'Antoigné
Content, rue Félix Faure
Corchand-Bachellier, rue Sully
Dreau-Greuillet, route de Richelieu

1932-Châtellerault :3 plumes et duvets :
Agenos, Avenue d'Antoigné
Dreau-Greuillet, route de Richelieu
Content, rue Félix Faure

1950-Châtellerault : 2 Peaux, 5 Peaux, plumes et duvets :
Agenos, Avenue Maréchal Foch, plumes et duvets
Dreau G., 49 bis rue de Tivoli, peaux
Dreau M., Avenue de Richelieu, Peaux, plumes et duvets
Dupuy-Pascault, 2 rue des Scieurs, Peaux, plumes et duvets
Massonneau Sté (les fils de G.Massonneau), rue de l'Abbé Lalanne, Peaux, plumes et duvets
Petir-Pas E., rue d'Antran, Peaux
Massonneau M. père et fils, 39 Avenue Général Leclerc, Plumes et duvets

L'ENTREPRISE AGENOS

Les Etablissements Castex

L'histoire des Etablissements Castex et plus tard des Etablissements Agenos dont nous allons parler, pourrait se concevoir en deux parties. En effet la vie de ces entreprises se situe dans des lieux distincts et concerne des personnes différentes.

Mais c'est aussi l'histoire de deux familles de 1840 à 1960 dont les destinées ont été liées à un moment par un événement familial. En voici le récit.

En 1840 Raymond Castex quitte son Périgord natal où il a commerce de plumes. Il vient s'installer à Châtellerault pour créer une entreprise où il va traiter toutes sortes de plumes, mais surtout la plume d'oie.

Les oies ne manquent pourtant pas au pays du foie gras d'où il vient, mais il semble que la réputation des oies blanches de notre Poitou l'ait incité à se « délocaliser ».

Raymond Castex va s'établir en centre ville, 26 boulevard Saint-Jacques -rebaptisé peu après boulevard Victor Hugo- dans un vaste bâtiment du début du XIXème siècle, et aujourd'hui transformé en garage ;

De cette époque nous n'avons que très peu de renseignements. L'histoire de cette entreprise nous a été contée par un descendant de la famille dont nous aurons l'occasion de reparler.

La maison Castex ne dispose pas alors d'un matériel très sophistiqué. Elle achète des lots de plumes brutes aux marchands de la région et si dans un premier temps le tri s'effectuait à la main, des machines suffisamment performantes pourront plus tard traiter ces plumes et duvets industriellement.

De ses débuts en 1840 jusqu'en 1880, soit pendant quarante années, Raymond Castex gèrera seul son entreprise, secondé par un personnel bien choisi, en partie familial.

Pendant ces années l'affaire marche bien, très bien même, et les Castex vont acquérir vers 1870 le château de la Grand Cour, près de Lenclôtre, où ils s'installent en famille, entourés de nombreux domestiques.

C'est là que M. Castex se retire en 1880 pour vivre de ses rentes, confiant la gestion de son entreprise à un associé. Cet associé, un certain Boisson dont nous savons peu de choses, est plumassier également et a déjà pignon sur rue à Châtellerault, boulevard de la Gare.

Le fils de la famille Castex, Léon, ne reprendra pas l'affaire. Docteur en droit et avocat, il n'exercera jamais officiellement sa profession mais défendra volontiers, sans demander à être rémunéré, des personnes démunies. Il ne se marie pas, non plus que sa sœur Marthe. Si bien que sans descendant direct la famille Castex s'éteint.

Particularité ou originalité, le frère et la sœur sont inhumés dans le parc du château de la Grand Cour. Leurs parents reposent à Châtellerault au cimetière Saint-Jacques dans une chapelle gravée, pense-t-on, de signes rosicruciens et de cette citation :

« Ex infinito cita corpora »

Après le décès des derniers Castex le château est vendu.

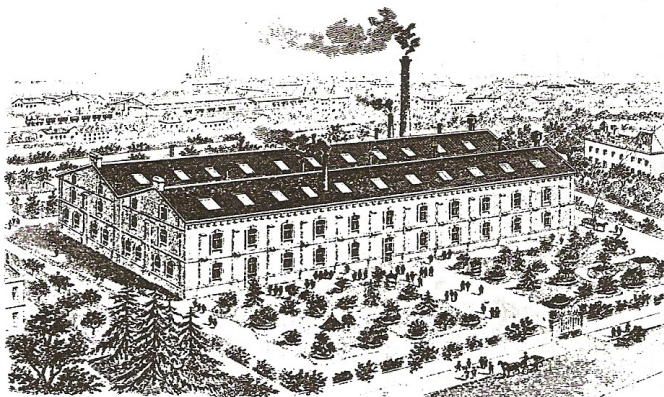
L'argent et tous les biens vont par testament aux domestiques ainsi qu'aux villes de Lenclôtre, Toulouse et au village de L'Isle en Dodon d'où les Castex sont originaires.

Malheureusement dans les années qui suivent la retraite, en 1880, de Raymond Castex, rien ne va plus boulevard Victor Hugo. Les gestionnaires, Boisson puis ensuite Courthiade, ne vont pas empêcher l'usine de péricliter. Disons même que six ans après la cessation d'activité de M. Castex elle est en fâcheuse situation. C'est alors que M. Courthiade, en difficulté, va s'assurer l'aide de deux anciens employés :

Antoine Bétille et Jean-Louis Agenos, originaires eux aussi du Sud-Ouest. Ensemble ils vont créer l'association salvatrice. La nouvelle société « Courthiade, Bétille, Agenos et compagnie » va redresser la situation de la maison Castex. C'est ainsi que l'entreprise subsistera jusqu'en 1895.

Dans les années 1890 une nièce de Raymond Castex va rencontrer Jean-Louis Agenos (prononcer Agénosse). Marie est richement dotée, Jean-Louis a été comptable de l'entreprise avant d'être associé. Les Castex feront traîner plusieurs années le projet de mariage. De sérieux différends familiaux décideront Jean-Louis Agenos et Antoine Bétille son beau-frère à faire sécession et à créer leur propre entreprise. Puis Jean-Louis épousera Marie dans la foulée.

Donc l'année 1896 est importante, qui voit naître une nouvelle usine et le mariage se concrétiser.



LA MAISON BÉTILLE ET AGENOS A CHATELLERAULT

Dessin publicitaire, Coll. B. Agenos

L' usine Agenos

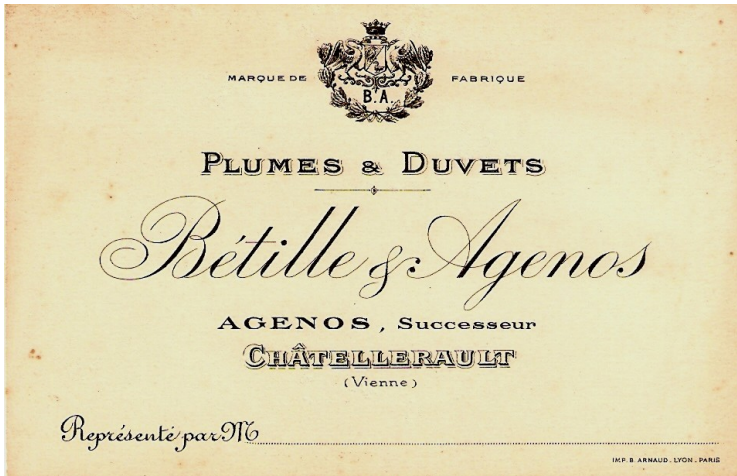
Cet établissement s'implante à Châtellerault 21 Avenue d'Antoigné et se construit dans la modernité de l'époque. A son sujet les documents sont nombreux, voire exceptionnels. Le petit-fils de Jean-Louis Agénos, M. Bernard Agénos, nous a fourni des documents fort intéressants, mettant à notre disposition des archives familiales riches et se prêtant lui-même avec gentillesse au jeu des questions et des réponses, faisant appel à ses souvenirs. Ainsi nous avons pu consulter les plans de l'usine, les devis des différents corps de métier. Nous savons par exemple que le bâtiment principal était fait de moellons de « tuff » ordinaire assemblés au mortier de chaux et de sable (1/3-2/3), que les quartiers de pierre des encadrements d'ouvertures provenaient des carrières d'Antoigné voisines, que les soubassements et seuils étaient en pierre de Chauvigny. Nous avons également consulté des piles de factures d'artisans de l'époque et les plans des machines. A ce sujet, la publicité précisera plus tard que certaines machines



*La nouvelle usine
Coll. B. Agenos*

construites d'après des modèles allemands avaient été copiées et réalisées en France par deux ouvriers de l'usine. Cette marque de patriotisme face à un véritable « piratage industriel » se comprend à une époque où les Allemands ne sont pas chez nous au mieux de leur popularité après 70. Mais on apprécie leur matériel.

L'entreprise ne tarde pas à être opérationnelle sous les noms associés de Bétille, Agenos et Compagnie (M. Courthiade avait quitté l'établissement en 1890). Elle va connaître un essor considérable, étant la seule entreprise châtelleraudaise à se consacrer, grâce à un matériel spécifique, uniquement au traitement de la plume de literie.



Coll. B. Agenos

Messieurs Bétille et Agenos sont des battants. D'après Bernard Agenos le premier est le « *ministre de l'Extérieur* » visitant les clients, le second le « *ministre de l'Intérieur* » gérant le quotidien au sein de l'usine. L'affaire marche bien si l'on considère que l'emprunt contracté pour la construction de l'usine a pu être remboursé en trois ans.

On achète toutes espèces de plumes en balles auprès de petites entreprises qui, elles, font les marchés aux volailles de la Vienne et des Deux-Sèvres. L'établissement se fournira aussi plus tard auprès des récupérateurs locaux, Lostis, Pacault, Piboule...

Mais l'usine Agenos s'approvisionne aussi régulièrement en Vendée, vers Nantes, dans le Centre, dans l'Eure et Loir ou dans l'Indre.

Quelques réflexions notées par Jean, le fils de Jean-Louis Agenos, dans les années 1920 nous ont paru intéressantes.

A propos de la Vendée (marécages) et région de Nantes « *Plumes en général très mal soignées. Les cocassiers laissent goûter le sang sur les plumes qui se collent entre elles et forment des boules. La plume se détériore rapidement et après un long séjour dans les balles elle pourrit. Même passée à l'étuve, l'odeur qui s'en dégage s'enlève difficilement. A la longue elle reprend la même odeur. On ne peut l'employer que mêlée en petite proportion. En éviter l'achat.* ». Pour les plumes de la région du Centre « *elles ne dégagent pas d'odeur. Les cocassiers la conservent dans des greniers aérés secs, à l'abri de l'humidité* ». Les plumes d'Eure et Loir sont « *très régulières, de barbes fournies et d'aspect brillant* ». Les variétés de plumes sont nombreuses et l'on peut être un peu perdu devant toutes ces expressions : volaille noire, chapon clair ou foncé, duvet vif ou duvet broyé. Ce dernier provenant d'un mélange de plumes moyennes de canard et d'oie broyées pour fournir un duvet clair et recherché. Plutôt que de retranscrire toutes les variétés de duvets et de plumes existantes nous avons préféré présenter un tarif où tout ce que la maison Agenos propose est répertorié. Un tarif était imprimé tous les ans, nous avons choisi celui de 1923, époque où l'usine était la plus active.

Toute la plume achetée n'est pas de même origine ni de même qualité. Après un premier tri à la main, les machines oeuvrent pour la rendre commercialisable.

PLUMES & DUVETS
EN GROS

Compte Chèques Postaux
Paris 143.93

Adresse télégraphique : AGENOS Châtelleraul

Registre du Commerce
N° 573

TÉLÉPHONE 85

Ce Tarif annule les précédents

1923

MAISON BÉTILLE & AGENOS
AGENOS, Succ^r
CHATELLERAULT (Vienne)

DÉPÔTS
à Paris, 48, rue de Charenton
à Lyon, 11, rue Port au Bois
à Marseille, 41, rue Sainte
à Lille, 8, rue Frédéric-Mottet

M. PAYEN
M. PETIT
M. PAUL
M. PAULIN

SAUF VARIATIONS

PLUMES	Balles	Balles	Sacs	Sachets	Sachets
	25 k. à 50 k.	10 k. à 20 k.	2 k. 5 à 5 k.	papier	lustrine
Plume Volaille	4 »	4.25	4.50	4.75	»
» Chapon foncé	4.50	4.75	5 »	5.25	»
» » clair	5 »	5.25	5.50	5.75	»
» Rousselette	5 »	5.25	5.50	5.75	»
» couchée n° 6	4 »	4.25	4.50	4.75	»
» » 5	4.50	4.75	5 »	5.25	»
» » 4	5 »	5.25	5.50	5.75	6 »
» » 3	6 »	6.25	6.50	6.75	7 »
» » 2	8 »	»	»	»	8.50
» » 1	9.50	»	»	»	10 »
» » extra	11 »	»	»	»	11.50
» » grise extra	10 »	»	»	»	10.50
» Canard n° 3	6.50	6.75	7 »	7.25	7.50
» » 2	8.50	»	»	»	9 »
» » 1	10 »	»	»	»	10.50
» » extra	11 »	»	»	»	11.50
» Oie 1/2 blanche	12 »	»	»	»	12.50
» » »	14 »	»	»	»	14.50
» » »	15 »	»	»	»	15.50
» Oie blanche	12 »	»	»	»	12.50
» » »	13 »	»	»	»	13.50
» » »	14 »	»	»	»	14.50
» » »	15 »	»	»	»	15.50
» » »	16.50	»	»	»	17 »
Demi-Duvet blanc vif extra	18 »	»	»	»	18.50

DUVETS		DUVET BLANC		PRIX
DUVET 1/2 BLANC				
Duvet gris n° 2	10 »	Duvet blanc n° 2		25 »
» gris n° 1	14 »	» blanc n° 1		30 »
» mi-fin 1/2 blanc	25 »	» mi-fin blanc		35 »
» fin 1/2 blanc	30 »	» fin blanc		40 »
» surfin 1/2 blanc	40 »	» surfin blanc		52 »
» extra-fin 1/2 blanc	50 »	» extra-fin blanc		60 »
» étreton 1/2 blanc	60 »	» cygne blanc		70 »

Nota. — Toutes les marchandises sont vendues franco en gare, par expéditions minima de 50 kilog., en petite vitesse, et en facturant le port pour les colis postaux, dont le poids n'atteint pas 40 kilog.

Emballage. — N'employant que des emballages neufs, ils sont comptés brut pour net.

Paiement. — 30 jours, 3 % d'escompte.

Toutes les sortes ci-dessus sont scrupuleusement suivies.

Les expéditions sont toujours faites avec la plus grande promptitude.

Tarif 1923, Coll. B. Agenos

Plusieurs opérations notées par Jean Agenos, toujours dans les années 20, sont nécessaires : séchage à l'air, dépoussiérage, lavage, séchage à la vapeur, triage par soufflerie et broyage si nécessaire. Chaque machine a son rôle.

Nous avons une idée assez précise du fonctionnement du matériel en lisant la description qui en est faite au cours d'un contrôle effectué en 1907. En effet des lots de plumes provenant de l'usine avaient été arrêtés à la douane lors du passage de la frontière vers les pays annexés (Alsace et Lorraine).

Une suspicion d'épizootie avait entraîné un contrôle sanitaire dans les locaux, Avenue d'Antoigné.

Le 20 novembre 1907 les membres du Bureau d'Hygiène de la ville se déplacent pour vérifier les installations ainsi que les conditions de salubrité. Ils consignent dans leur rapport que *« de puissantes machines à vapeur fonctionnent, mues par la force motrice. Des plumes arrivent dans de grands sacs et sont transvasées dans des récipients au fond desquels la vapeur est amenée sous pression de 4 kg. Là elles sont brassées constamment pour être nettoyées. La vapeur une fois condensée est évacuée par un tuyau. A la fin de l'opération une soupape libère les plumes qui descendent par de grosses conduites à l'étage inférieur. Elles sont alors recueillies dans de vastes étuves à air chaud et sec où elles sont séchées. La température y est élevée grâce à un jet de vapeur surchauffée circulant dans la double paroi de la cuve. Un brassage mécanique séparant bien les plumes permet de faire avec la chaleur une excellente stérilisation. Puis la plume est aspirée dans de grandes colonnes de ventilation. L'air pulsé trie duvets et plumes en fonction de leur taille. Un dernier dépoussiérage permet d'obtenir en fin d'opération une plume propre et aseptisée »*. Il est ajouté à la fin du rapport que les déchets et poussières retirés servent d'engrais.⁶

Nous ne doutons pas que, satisfaits de leur visite, les employés du service d'hygiène aient donné avis favorable à l'exportation.

⁶ Archives municipales de Châtellerault (désormais AMC), Livre noir, 5Ip2, 1856-1872

Une entreprise prospère

Après cette visite guidée au cœur des machines, en 1907, on constate d'après les documents combien cet établissement a pris d'importance au fil des années.

Il semble que la guerre 14-18 n'ait eu que peu d'influence sur sa bonne marche. Une équipe présidée par un directeur mais avec la participation de Madame Veuve Agenos avait déjà été mise en place après le décès de M. Jean-Louis Agenos en 1913, pour attendre la majorité de leur fils Jean. C'est donc une gestion déjà rodée qui va faire tourner l'affaire pendant cette période. Jean ne sera mobilisé qu'à la fin de la guerre et peu de temps.. Si les échanges commerciaux sont perturbés, ce ne sera que passager.

C'est entre les deux guerres que l'entreprise est à son apogée. Dans les années 20, 140 employés travaillent dans l'usine, dont une majorité de femmes affectées au remplissage, à la manipulation de la plume, mais aussi à la confection de couettes, de traversins et d'oreillers. Une dizaine de machines à coudre fonctionnent alors. Les hommes s'occupent de la partie mécanique de l'usine et de la marche du matériel. Des photographies prises à cette époque dans différents ateliers montrent les installations, des stocks de coutils importants, ainsi que des lits en laiton à proposer aux clients. Ces lits venaient d'une fabrique hollandaise dont nous avons retrouvé les factures.

Cette activité importante s'explique par la reprise des affaires après les années de guerre.

M. Bernard Agenos se souvient avoir entendu dire que dans ces années-là il y avait de grosses demandes en plume et en literie toute faite, surtout pour les régions du nord et de l'est de la France touchées par les combats ainsi que pour l'Allemagne. Il fallait remplacer ce qui avait été détruit ou rendu inutilisable.

L'usine fonctionne alors à plein régime et lorsque l'on observe, sur des clichés, l'atmosphère qui règne dans certains ateliers on ne peut s'empêcher d'évoquer les conditions difficiles dans lesquelles travaillaient ces hommes et ces femmes, environnés le plus souvent d'un nuage de fins duvets qui ne manquaient pas de s'insinuer dans l'appareil respiratoire. Nous avons tout de même retrouvé sur les plans de l'usine la présence de deux cheminées pour aspirer les duvets. Et que dire des manipulations de plumes souillées ? En contrepartie, d'après notre interlocuteur et les archives compulsées, dans cet établissement le personnel était bien considéré, correctement payé. Les cadences n'étaient pas infernales et il régnait là une ambiance plutôt familiale. On ne mettait pas à la porte un employé pour raison de santé ou même d'âge avancé. Ce fut le cas d'un homme âgé qui resta auprès de la famille et servit de « nounou » au petit Bernard, lequel ajoute aujourd'hui que le brave homme était assez porté sur la boisson. Mais il en garde un souvenir ému.

Revenons à nos plumes et à leurs produits fabriqués, destinés à être vendus aux quatre coins de France et du monde. L'usine a des dépôts à Lille, Paris, Lyon et Marseille, des relations commerciales avec l'étranger. Les trois plus gros acheteurs étant l'Egypte, la Sarre et l'Allemagne (Stuttgart en particulier). La Hollande et l'Angleterre sont aussi des clients réguliers. On note également des commandes importantes pour le magasin « Printemps de Paris ».

Le commercial de la maison, M. Bétille, très actif pour ses 74 ans, visite, entre autres, les pays nordiques où la plume a une place privilégiée, en particulier la plume d'eider. C'est en allant en Norvège qu'il est victime d'un accident de taxi à Paris. Il décédera peu après de complications circulatoires dues à une fracture.

Dans cette usine qui bouge, la diffusion du produit transformé ou fabriqué doit beaucoup à la publicité déjà très active. Elle mettait en valeur tous ces produits grâce à des plaquettes

superbement illustrées, à des affiches, à des livres agrémentés de fines gravures ou à des revues. Nous ne pourrions reproduire ici qu'une infime partie de ces documents et nous le regrettons.

Toujours dans ces années florissantes, Jean Agenos est à la tête de l'usine. C'est lui qui note comme nous l'avons vu ses réflexions, peut-être pour s'affirmer dans ses nouvelles responsabilités. Il serait dommage de ne pas rapporter ici certains de ses propos sur des petits soucis quotidiens ou sur le travail aux machines.

« La plume blanche légère convient mieux pour le client qui remplit lui-même ses confections » ou *« Dans une passée à petite épuration on met une poignée de dinde et une de volaille »*. Ceci pour donner la proportion *« Attention poursuit-il la plume de G. Rey contient beaucoup de saletés : cailloux, gros picots, saletés de toutes sortes »*. Suivent des conseils : *« Quand la machine à épuration marche il faut dégager les plumes lourdes pour que les courroies ne s'arrêtent pas »* puis *« Il faut demander à la mère Roy si l'époussiéreuse est souvent bourrée de poussière et combien de fois elle est forcée de la nettoyer »* Il écrit aussi : *« A l'entonnage l'ouvrier doit écarter les ficelles, cailloux, matières dures et chiffons pour éviter les bris des toiles de l'époussiéreuse ou l'emmanchement des ficelles dans les batteurs »*.

Sont notés ensuite des conseils sur le nettoyage des machines après usage et sur l'utilité de faire sécher à l'air en magasin la marchandise trop fraîche arrivée en balles *« afin d'éviter qu'elle ne s'altère au point de pourrir et de devenir fumier »*.

L'ère des difficultés

Malheureusement cette période faste va connaître un premier coup dur en 1935 : un incendie dû à un court-circuit ravage pratiquement l'usine. La chance permet de sauver quelques machines et surtout les transformateurs électriques situés dans

un bâtiment annexe, derrière l'usine. Une grande perte et une grande peur pour les propriétaires ainsi que pour les habitants du quartier dont certains, âgés aujourd'hui, ont encore le souvenir de l'odeur âcre de brûlé qui flotta longtemps dans l'air. Les ruines calcinées resteront près de quarante ans sur le terrain. Au cours des ans la végétation reprit possession du lieu, dominé par la haute cheminée de briques et les cèdres qui agrémentaient en d'autres temps l'espace alentour ; Dans les années 1970 les ruines sont rasées et le site construit d'un ensemble immobilier appelé « Les Cèdres » où deux arbres qui ont eu la vie sauve rivalisent de hauteur avec les étages qui les encerclent.



L'usine incendiée
Coll. B. Agenos

Après l'incendie l'usine va continuer à tourner dans les bâtiments épargnés, au ralenti, avec seulement une vingtaine d'ouvriers et un comptable. Moins d'employés mais un rendement satisfaisant tout de même.

L'usine se relève à peine de ses cendres lorsque 1939 arrive....La guerre, la deuxième pour cette usine. Tout bascule encore, et plus gravement. Forcée de travailler pour l'occupant la petite entreprise voit une partie de sa production partir en

Allemagne, mais les conditions ne sont plus les mêmes. Le rôle d'une femme de la famille va une fois encore être important. Celui de la jeune Mme Agenos (femme de Jean) sera capital pendant la guerre. L'établissement continue de fonctionner. Une partie de la marchandise part en Allemagne, en échange de quoi du charbon est livré Avenue d'Antoigné pour faire fonctionner les machines à vapeur, ce qui permet de survivre dans cette période difficile et de continuer à faire travailler les employés.

Pendant la guerre Jean Agenos est mobilisé sur place à la Manufacture d'armes de Châtellerault. Démobilisé fin 40 il reprend ses activités dans son entreprise.

Après la guerre Jean se montre encore efficace avec six ou sept employés, ce jusqu'en 1966, date à laquelle l'entreprise familiale ferme définitivement ses portes. Jean Agenos a 69 ans.

Il y a toujours des descendants qui portent ce nom dans la région, mais qui ont choisi de rompre avec la tradition.

On pourrait penser qu'avec l'invasion du synthétique la plume a disparu et vécu dans des temps lointains ses heures de gloire. Eh bien non ! On est surpris de voir que de nombreux établissements ont placé un peu partout dans l'hexagone : Le Mans (Sarthe), Saint-Dizier (Haute-Marne), Tournus (Saône-et-Loire), Bruère Allichamps (Cher) signalé pour ses duvets teints, Dax (Landes)etc.....

La plupart de ces établissements ont deux activités : le traitement en gros des plumes et duvets et la literie de luxe.

L'un d'entre eux a particulièrement attiré notre attention. Dans les Landes, à Dax, il existe actuellement un établissement :

Alphonse Castex

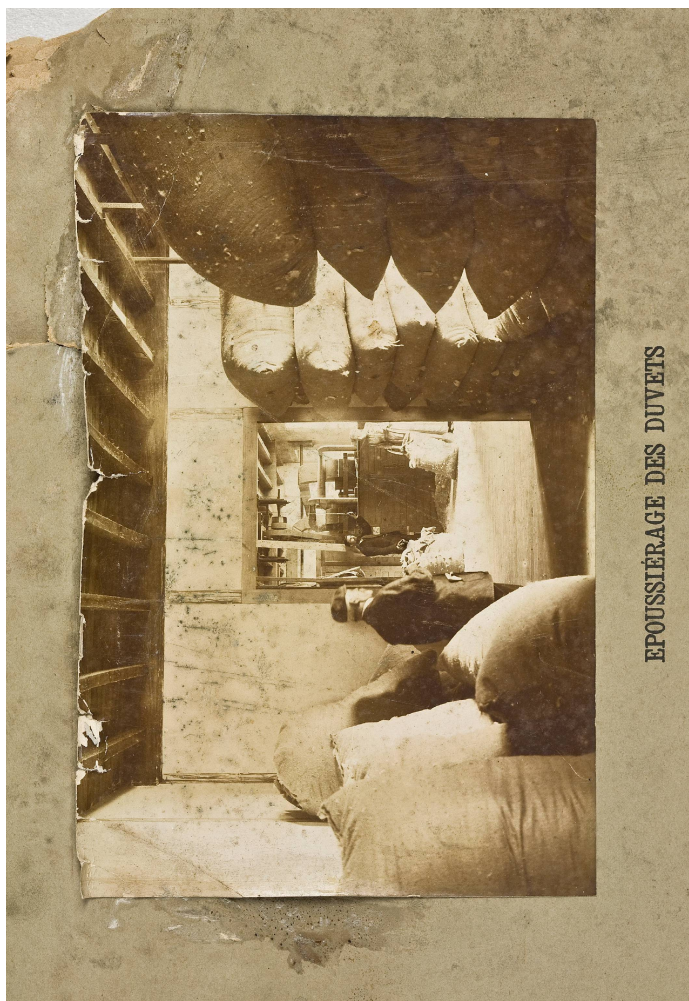
Fondé depuis 1870

Spécialisé dans les textiles, cuirs et peaux

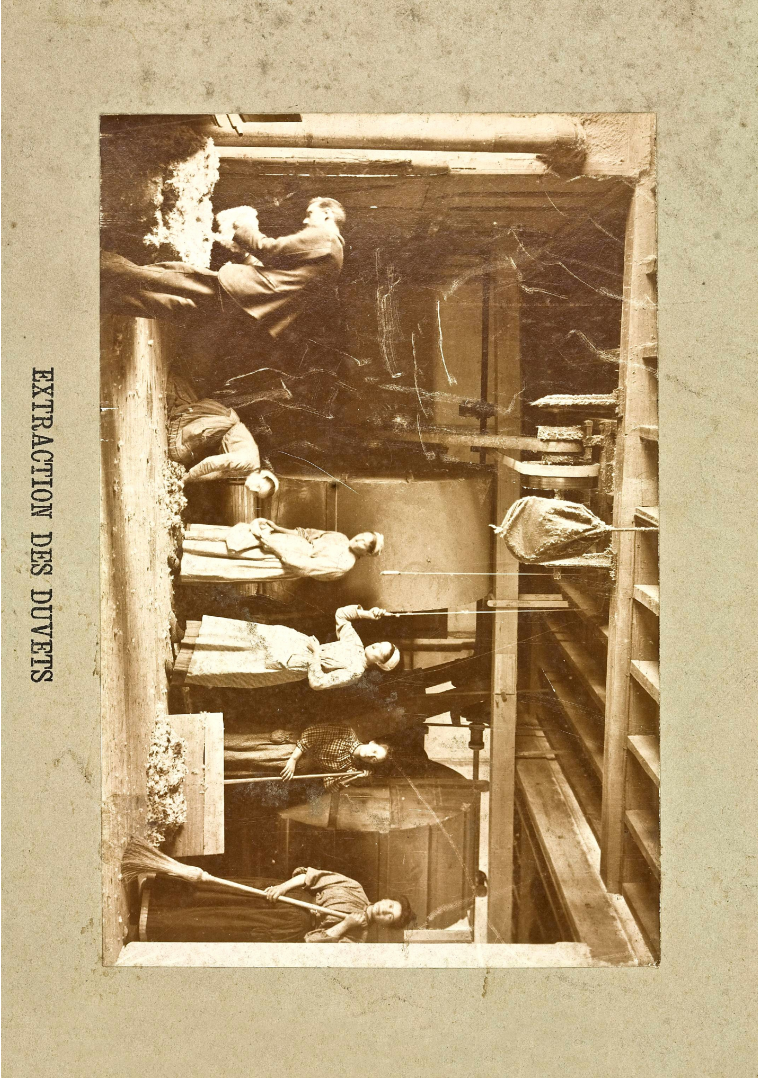
Plumes et duvets en gros

Mais il n'est pas apparenté à notre entreprise Castex de Châtellerault.

Ateliers de l'usine Agenos, Avenue Maréchal Foch



Coll. B. Agenos



Coll. B. Agenos

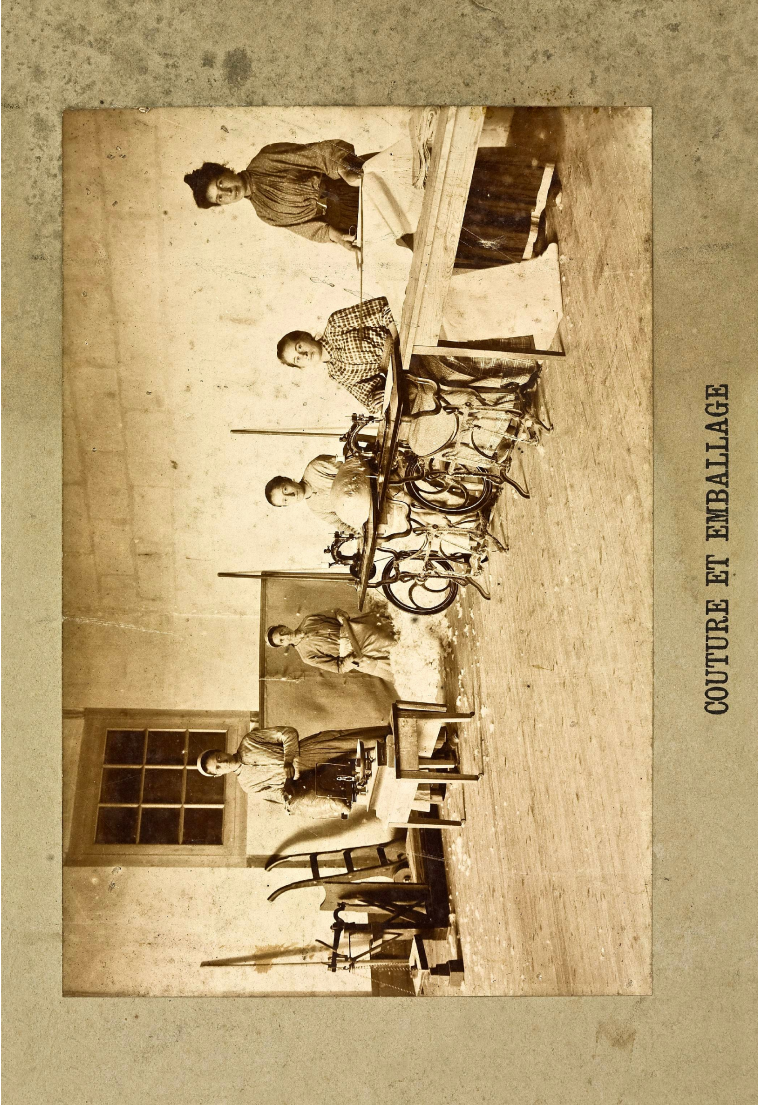


Coll. B. Agenos



RÉSERVE, TRIAGE ET VENTILATION

Coll. B. Agenos



COUTURE ET EMBALLAGE

Coll.B. Agenos

L'ENTREPRISE BÉNARD

La création

Eugène Bénard, naît en 1901, fils d'Auguste Delmas Bénard, burrelier et de Rosalie Desbat, commerçante dans l'âme qui, avec sa charrette à bras, allait vendre des pains aux manuchards. A la sortie de l'école primaire, Eugène fréquente pendant un an le collège de Châtellerault, il est doué en mathématiques mais intéressé par le dessin. La grande guerre bouleverse ses projets. Il entre à 14 ans en apprentissage chez Georges Dreau à Piétard, homme intelligent qui apprécie ce garçon dynamique. Le jeune apprenti couche dans les greniers, mais on n'est pas regardant au début du XX^e siècle. Eugène fait son service au 32^e RI qui, à cette époque, ne comportait qu'une seule brigade d'armes blanches, les deux autres étant basées à Tours. Il se marie à Thuré en 1920 avec Marthe Dairon et décide en 1924 de créer sa propre entreprise à Châteauneuf (celle de Georges Dreau a été créée en 1903). Il s'installe en 1927 au n°1 de la rue de Gravelines où il installe un abattoir, un garage et des séchoirs à peaux. C'est un bon dépouilleur et un fin commerçant, il sait acheter les bêtes de bonne qualité.

L'approvisionnement en oies: les fournisseurs

Il existe deux races d'oies : la grise, élevée pour sa viande et ses foies et la blanche pour son duvet et ses plumes. L'oie blanche du Poitou ou oie plumassière surpasse en réputation toutes les autres oies blanches françaises. Sa peau duveteuse, dite « *peau de cygne* », est particulièrement appréciée. Elle serait arrivée à l'époque des ducs d'Aquitaine, introduite par des gentilshommes hollandais qui vivaient à Poitiers et auraient dévoilé la façon de traiter les peaux d'oie dans leur pays d'origine. L'oie Bourbonnaise et l'oie Tourangelle ont

certainement la même origine. Maurice Fombeure (1906-1981), né à Jardres a écrit *La rivière aux oies*.

L'oie du Poitou fournit beaucoup de plumes et de duvet blancs. Sa taille n'est pas énorme : 6kg pour l'oie et 6,5 kg pour le jars. On l'éleve pour sa plume, son duvet et sa chair.

Eugène Bénard s'approvisionne sur les marchés de la Vienne : Rouillé, Mirebeau, Latillé, Gençay, et des Deux-Sèvres : Parthenay, Thouars, Bressuire, Champdeniers. C'est dire qu'il ne chôme pas. il faut vite repérer la bonne marchandise, les belles plumes, la souplesse de la peau. Eugène porte la blouse des paysans d'autrefois. Il charge les bêtes, pattes et ailes attachées, dans sa voiture à cheval puis dans son camion Chevrolet ou dans le train. Lorsque les oies arrivent à destination, rapidement il les détache pour ne pas les faire souffrir et le troupeau est emmené vers l'Envigne, dans une sorte de piscine. Les oies s'ébattent dans l'eau pour oublier le voyage. Ce qui est curieux, c'est qu'elles y vont quasiment toutes seules et qu'elles se retrouvent par lots après avoir été mélangées. Néanmoins, quelques individus récalcitrants en profitent parfois pour tenter de prendre le large. Comme ce doit être beau ce troupeau tout blanc se dirigeant vers l'Envigne proche de la rue de Gravelines ! Mais quel bruit le long du parcours, les oies cacardent, criaillent et trompettent à n'en plus finir.

Pendant la seconde guerre mondiale, l'approvisionnement se fait plus difficile. Les femmes qui traditionnellement s'occupent de la basse-cour doivent prendre en charge tout le travail de la ferme. Deux volaillers ont alors une idée : aller implanter cet élevage dans une région riche en prés et espaces verts : la Mayenne. Eugène Bénard et Jean Massonneau réalisent leur projet et sous leur impulsion, les marchés de Vihiers (Maine et Loire), de Sablé et Château-Gontier (Mayenne) attirent bientôt tous les volaillers de notre région. Chaque jeudi de novembre et décembre, Château-Gontier,

actuellement réputé en Europe pour son marché aux veaux, voit 5 à 6000 oies envahir le mail.



M. Bénard et son camion
Coll. E. Bénard

La chair

Dans l'oie ainsi que dans le porc, l'homme utilise tout : la chair, les plumes, la peau, même les tripes qui dégraissées sont vendues aux pêcheurs locaux. Les oies, nées en mars-avril sont sacrifiées six mois plus tard. Elles sont piquées au bulbe rachidien, d'un geste précis, afin de ne pas souffrir. Elles sont

saignées de façon à ce que le sang ne salisse pas leur plumage. Puis elles sont fendues de la tête au croupion, sur le dos. On tire la peau du cou et on la dégarnit avec adresse. Le dépouilleur intervient alors, souvent une grand-mère ou un grand père, parfois des manuchards qui venaient en renfort avant l'embauche dépouiller. Ce travail commençait à 3 h du matin en période de pointe, on ne connaissait pas les semaines de 35 h. A petits coups de couteau, ils décollaient sans la couper la peau de la chair, à raison de 8 à neufs oies par heure. Les oies sont vidées et les tripes sont dégraissées, les pêcheurs les recherchent pour appâter. On sectionne les pattes et les ailes qui partent sur Bordeaux et la viande des oies dépouillées est envoyée sur Paris, où elle se vend très bien aux Halles centrales, celles d'avant Rungis. Les oies dépouillées font la joie des restaurateurs parisiens qui les servent coupées en 4, braisées et flambées.

Les plumes et le duvet

Le duvet

Dans les fermes, les petits « pions » tout jaunes, gardés au chaud les premiers jours de leur vie, nourris de mie de pain trempée dans du lait, de pâtée faite d'un mélange de son, d'orties et de persil sont conduits aux champs au bout d'une semaine et cherchent les grains oubliés, les escargots, les insectes, l'herbe fraîche pour s'en rassasier. Si une mare est à proximité, ils y plongent, s'y ébattent puis se sèchent au soleil en lustrant leur plumage avec le bec. Vers 9 à 10 semaines, ils sont livrés aux femmes, souvent les grand-mères, habiles à plumer le duvet vif sans blesser la jeune oie. Les plumeuses couchent l'oiseau sur dos qu'elles appuient sur leur avant bras afin de saisir le précieux duvet. Ce duvet vif, léger, vivant, a une grande valeur sur le marché. L'enlever, favorise la repousse et épaissit la peau de l'animal. Quand le plumage est

pratiqué au moment de la mue de l'animal, la base des rachis des plumes (partie dure au centre de la plume) est vide de sang. L'oie dénudée est mise à l'abri, on lui fournit une litière chaude, une bonne pâtée de grains, de pommes de terre et de maïs. Huit semaines plus tard, on renouvelle la plumée et cela est pratiqué 2 à 3 fois avant la vente des oies. Pendant les deux semaines qui précèdent la vente, les fermières distribuent de l'avoine qui donne du brillant au plumage.

La première plumée donne 70 à 90 g de plumes dont 15 % de duvet, les deux suivantes donnent 110 à 130 g dont 30 % de duvet. Il arrive même qu'une quatrième plumée, début décembre permette de récolter 150 g de plumes dont 1/3 en duvet. Le duvet est très gonflant, ses barbes ne s'attachent pas les unes aux autres comme sur la plume.

Le duvet vendu par les fermières est mis en balles. Il leur apporte un complément de revenu non négligeable et le commerçant de volailles le revend sur Paris. Il sert à remplir les édredons, les couettes, les sacs de couchage et les gilets de haute montagne. Le plus beau est employé dans la confection de luxe : les bandes de cygne utilisées par les costumiers des grands Music-Hall, les acteurs, des personnages importants de la cour d'Angleterre (cape blanche de la reine Elizabeth lors de son couronnement), les houppettes de maquillage, de toutes les couleurs utilisées par les femmes.

La belle fille d'Eugène, pour la naissance d'un de ses enfants a reçu un magnifique dessus de berceau en duvet teint en jaune, vaporeux, léger et chaud.

Les plumes

Elles sont de plusieurs sortes, selon l'emplacement qu'elles occupent sur l'oie et selon le service qui leur est dévolu par dame nature. Les plumeuses, assises devant des corbeilles plument 30 à 35 peaux par jour tout en opérant un premier tri : la plume la moins chère destinée à la literie, et la plume de

parure que sont les coquilles et les grandes coquilles. Ces deux dernières espèces désignent les plumes très prisées, séchées sur parquet. La grande coquille, la plus chère se trouve sur la poitrine et le ventre, elle est très légère, recourbée et demandée pour orner les chapeaux (à une époque où les femmes en portaient encore) et faire des bijoux fantaisie, des fleurs artificielles pour les chapeliers. Les moins belles, vendues à de petits industriels ornent les bouchons des pêcheurs. La coquille jabot, prélevée sur le cou, le jabot et le corps entre dans la confection de petits chapeaux de plumes, d'articles de luxe de Paris, ainsi que la petite coquille qui couvre la base de la tête jusqu'au jabot. Le dos et les flancs ne sont pas plumés. Le plumage s'est effectué plus tard à la machine, mais les grosses plumes devaient encore être enlevées à la main.

De la mi-septembre à la mi-décembre, les transports Daguët envoyaient chaque semaine 2 wagons de plumes et duvets vers la capitale.

Les grandes plumes sont séchées. Le tuyau creux devient cure-dent, la partie dure au dessus est coupée pour obtenir des poils de brosse. Le bout des ailes garni de plumes, le « plumail » qui autrefois servait à épousseter, se vend à Bordeaux.

Les peaux

Après le plumage, les peaux sont coupées de manière à leur donner la meilleure forme permettant de les clouer en vue du séchage. Elles sont montées au grenier par paquets, tendues et clouées à l'aide de 45 pointes sur des panneaux de bois, l'extérieur de la peau côté planche. La tension des peaux est affaire de spécialiste : suffisamment tendues mais pas trop et de manière régulière sur l'ensemble de la peau. Selon le temps, le séchage dure une huitaine de jours dans le grenier ventilé. Les peaux sèches, réunies par paquets de douze, sont livrées aux préparateurs (400 douzaines dans la saison) de mi-septembre à mi-décembre.

Là s'arrête le travail de l'entreprise Bénard.

Les peaux séchées partent alors chez Georges Dreau à Piétard et Célestin Dreau avenue de Richelieu, chez Maurice Massonneau avenue du maréchal Leclerc (au Verger).

Là, des ouvrières installent les peaux sur chevalet et procèdent au dégraissage et à l'écharnage de façon à les épurer. Puis elles sont assouplies au foulon qui tourne alternativement dans un sens puis dans l'autre. Elles sont tannées, autrefois avec de la chaux vive, par la suite à l'aide de benzine chauffée à 40° (ou 60° si les peaux doivent subir une teinture, spécialité de Georges Massonneau) pendant une matinée. Les peaux sont alors essorées et passées dans un batteur.

Ces peaux vendues à Paris deviendront des objets de luxe

Les acheteurs

Eugène Bénard, puis ses fils Pierre et Marc vendaient leur production à Paris à la SCIAMA, un groupe de commerçants qui avaient le monopole de ce commerce. Dès 1920, ils avaient eu l'idée d'exporter les houppettes de duvet d'oie déclinées dans de nombreux coloris et avaient l'exclusivité des exportations sur l'Argentine et le Brésil. Afin de rentabiliser les transports, ils y associaient l'importation de mica. C'était les débuts de l'automobile et ce matériau était utilisé dans la confection des vitres.

Eugène Bénard connaissait son travail et la SCIAMA payait bien les peaux livrées ainsi que les plumes et duvets. M. Schlayem, son interlocuteur de la rue du faubourg Saint-Denis, achetait la plume. Pendant la guerre, au printemps 1942, craignant d'être poursuivi, il a confié son stock à Eugène Bénard qui était en zone libre. Il l'a récupéré à la fin de la guerre, il avait confiance dans l'entreprise. M. Schlayem ravitaillait le Casino de Paris où se produisait Joséphine Baker. Avant guerre, le père Zucker était « le roi de la plume » à Paris

Les peaux brutes étaient vendues à Pierre Content qui avait une usine de tannage derrière l'Orphelinat, secteur de l'Angelarde (il ne teignait pas les peaux). Il est mort dans un accident en 1939 et son préparateur, M. Dorr aurait pu continuer, mais la guerre ne l'a pas permis. M. Dorr est mort brûlé lors d'un accident dû à la benzine utilisée pour le tannage.

Les autres produits du commerce

Nous avons vu que la saison des oies était l'automne. Dans l'hiver, il fallait s'occuper de l'entretien du matériel, faire la comptabilité et en avril-mai-juin, c'était l'époque des **chevreaux** que la famille Bénard allait chercher dans les Deux-Sèvres, surtout à Lezay et Saint-Maixent, dans l'Indre, au Blanc, aux Hérolles. Dans la Vienne, ils fréquentaient les marchés de Rouillé, Saint-Savin, Chauvigny, Sainte-Maure. Les bêtes étaient dépouillées et les peaux mises à sécher sur des fils de fer. Comme pour les oies, il fallait respecter cette peau délicate.

Un de leurs démarcheurs vendait la peau des chevreaux pour la confection des gants Perrin, de Grenoble. Ces gants très longs étaient réputés, ils accompagnaient les tenues de soirée. Ils ont été rachetés par Fownes.

L'entreprise achetait très peu de poulets et de lapins, ce n'était pas sa spécialité.

L'évolution de l'entreprise

Pendant la guerre 39-45, le camion a été mobilisé, l'usine réquisitionnée. La grande guerre avait contrarié les projets d'Eugène, la seconde guerre a contrarié ceux de ses fils. Pierre, l'aîné voulait être lieutenant au long cours et son jeune frère mécanicien dans la marine. Mais leur rêve de voyage sur les mers s'est envolé. A la fin de la guerre, de 1947 à 1968, ils

ont travaillé avec leur père et l'entreprise employait trois plumeuses. L'entreprise expédiait chaque semaine deux wagons de volailles sur Paris. Puis, vers les années 1960-65, le commerce ne marchait plus très fort. D'une part, la plume synthétique supplantait le duvet et les plumes d'oies, d'autre part, le travail à la ferme avait évolué : la fermière qui commençait à travailler en dehors de l'exploitation ne pouvait s'occuper de la basse-cour et les générations ne vivant plus sous le même toit les grands-mères n'apportaient plus leur aide dans ce domaine. On dit que parfois, les grands-mères remplaçaient l'oie pour la couvée des œufs, elles les gardaient au chaud sous leurs jupons !

Actuellement les pays de l'Est élèvent encore des oies, et l'Italie élève les chevreaux.

Article sur l'entreprise Bénard rédigé par Geneviève MILLET

LES MASSONNEAU

C'est en prenant connaissance des listes dans la profession de plumassier, ou négociant en plumes et volailles, que pendant plus d'un siècle on voit s'installer à Châtellerault une multitude de Massonneau...

Peut-on parler de dynastie ? Sans doute puisque tous ont plus ou moins exercé la profession en famille. Leurs activités sont à peu près les mêmes : achat de volailles vivantes sur les marchés, tuerie de volailles, vente de plumes, expédition de viande, tannage de peaux d'oies.

Les Massonneau sont nombreux et actifs. Leur nom se répand en ville, on les trouve surtout dans les quartiers à l'est de Châtellerault.

Il est difficile de retracer une filiation exacte à moins de faire leur généalogie.

Nous savons cependant que l'affaire de Georges, celui que les châtelleraudais appelaient le « Massonneau des Charraults », était la plus importante. On le suit depuis 1904, puis en 1920-1922. En 1947 on lit « Massonneau Georges et fils », toujours aux Charraults, Et puis en 1950 on trouve la « Société des fils de Georges Massonneau » installée 1 rue de l'Abbé Lalanne. Enfin dans les années 1980 les établissements des Charraults cessent leur activité.

Etait très connu aussi Maurice, 39 rue du Verger depuis 1920. En 1927, 1930, 1947 il est toujours à la même adresse qui devient après la guerre 39 Avenue du Maréchal Leclerc. Il cessera ses activités en 1950.

Et puis c'est Henri, 27 rue des Trois Pigenes, qui exerce de 1904 à 1950.

Toujours dans la même profession, d'autres Massonneau : Fernand, Jean, Charles, Arthur et d'autres...

Ces établissements étaient toujours des affaires de famille où de père en fils, d'oncle en neveu, on travaillait dur mais dans une bonne ambiance.

Un essai de chronologie

1865⁷

Massonneau fils, 43 rue Sainte-Catherine

Massonneau F., Les 4 ponts (rue Alfred Hérault)

Massonneau Jean, 1 rue Villevert

1894

Massonneau Arthur, 17 rue des Limousins (né en 1850)

Fils : Arthur (1875), Henri (1877)

1904

Massonneau Henri, 27 rue des Trois Pigeons

Massonneau Georges, Les Charraults

Massonneau-Gaudron, Pont du Dorat

1920-1922⁸

Massonneau Fernand, 22 rue des Moulins

Massonneau Georges, Les Charraults

Massonneau Henri, 27 rue des Trois Pigeons

Massonneau Henri, 6 route d'Ozon

Massonneau Maurice, 39 rue du Verger

1927

Massonneau Maurice, 39 rue du Verger

1930

Massonneau Maurice, 39 rue du Verger

1947

Massonneau Georges et fils, Les Charraults

Massonneau Henri, 27 rue de Gravelines

Massonneau Jean, rue des Trois Pigeons

Massonneau Maurice père et fils, 39 rue du Verger

Massonneau F., 3 rue de l'Arceau

Massonneau R., 61 rue du Verger

⁷ AMC, 1K59, Emargement des élections.

⁸ Annuaire du département

1950

Massonneau Georges (Société des fils de), 1 rue Abbé Lalanne
Massonneau-Boisdron, 37 Avenue Maréchal Leclerc
Massonneau père et fils, 39 Avenue Maréchal Leclerc

Les plus importants

Etablissements Georges Massonneau aux Charraults,
cessation d'activité entre 1980 et 1990.



Cour Massonneau avant guerre
Coll. A. Banos



Massonneau aux Charraults : le personnel
Coll. A. Banos



Jacq. Massonneau aux Trois Pigeons
Coll. A. Banos

HISTOIRES DE PLUMES

En mai 1930⁹ M. Maurice Massonneau, habitant rue du Verger (actuelle avenue du Maréchal Leclerc) à Châtellerault, fait une demande pour installer dans la grange de la même adresse un atelier de dégraissage de peaux d'oies. Or ce travail s'effectuant à la benzine, ces établissements sont classés dangereux, insalubres ou incommodes et sont soumis de par leur dangerosité à des règles de prévention strictes. Ils font l'objet d'une demande d'ouverture spéciale accordée par arrêté préfectoral.

Donc en date du 7 mai 1930 « *M. Massonneau est autorisé aux fins de sa demande sous les conditions suivantes....* » à installer son atelier.

Il devra veiller à manipuler la benzine en pièce ou vase clos, à laver dans une machine à double enveloppe fermée, à essorer dans un appareil à couvercle, le tout dans une salle munie d'une cheminée d'évacuation.

On lui impose encore des moyens de secours contre l'incendie : deux extincteurs au minimum, deux tas de sable meuble, tenus à l'écart, avec des pelles, un réservoir d'eau surélevé et une fosse étanche destinée à recevoir, en cas de rupture, la totalité de la benzine.

Pour protéger le personnel exposé aux émanations, l'évacuation des vapeurs de benzine se fera par un lanterneau à claire-voie placé au milieu de la charpente. Les locaux de travail seront chauffés en hiver par l'alambic et la tuyauterie pour assurer « *une température convenable* ». L'aération se fera par une fenêtre à claire-voie établissant en permanence un courant d'air avec le lanterneau. Le travail devra se faire de jour.

L'arrêté préfectoral dont nous n'avons retenu ici que l'essentiel était adressé, en même temps qu'au demandeur, à l'inspecteur chargé des établissements classés dangereux ainsi

⁹ AMC, 5Ip3.

qu'à M. le Maire, lesquels étaient chargés de veiller à la stricte application des prescriptions.

Il n'en reste pas moins impressionnant de constater combien les conditions, tant par les odeurs et vapeurs nocives que par les risques permanents encourus, étaient difficiles pour les employés.

Autre histoire de plumes

Nous avons déjà parlé de René Giraud, à Poitiers, qui fabriquait, à la Belle Epoque, des houppes originales en cygne, accompagnées de sujets de porcelaine. Voici une publicité extraite d'un journal de 1931 que nous aimerions faire partager.¹⁰ :

« Avez-vous songé, Madame, que les houppes en velours de laine ou en coton ne devraient pas figurer parmi vos objets de toilette ? Non, certainement !

*Vous n'avez pas pensé que cette houppe, qu'elle soit en laine ou en coton, est un danger pour votre santé et un désastre pour la peau de votre visage. Une application de poudre avec ces houppes , en frottant énergiquement la peau, a pour résultat immédiat de produire une irritation et, ce qui est beaucoup plus dangereux, de boucher les pores par lesquels votre peau respire. Et l'empêcher de respirer équivaut à vous défigurer. Après un temps plus ou moins long elle s'écaille, devient rugueuse, elle perd son éclat et vous voilà vieillie !
Quelle catastrophe !*

Rejetez donc énergiquement ces houppes néfastes et n'employez que les houppes en cygne. Avec elles vous appliquerez sur votre frais visage un nuage de poudre.

Dès aujourd'hui, Madame, achetez une houppe en cygne et faites le vœu de ne jamais en employer d'autres. Votre beauté et votre charme en sont le prix.

¹⁰ « Fabrique de houppes en tous genres », *L'orientation économique et financière, département de la Vienne*, n°3, 1931, p. 95 (déjà cité)

Dites-le à vos amies, elles vous en remercieront ».

...Autre histoire de plumes

En octobre 1929¹¹ le directeur de l'école Villevert, Henri Denard, et les enseignants portent plainte contre les Etablissements Pacault qui exploitent sans autorisation un dépôt d'os, de chiffons, de plumes et de peaux de lapins aux numéros 14, 19 et 21 de la rue des Naurais donnant sur l'arrière des bâtiments scolaires.

Plainte est portée pour les odeurs, l'insalubrité et l'intrusion de plumes dans les classes dont les fenêtres doivent rester fermées en permanence à la belle saison.

Le dossier comporte l'avis :

- du directeur d'école
- des enseignants
- de l'inspecteur de l'enseignement primaire

et de deux docteurs de la Faculté de Médecine de Paris. A celles-là s'ajoutera la plainte de M. Manceau, malheureux propriétaire du 16 de la même rue....

...Autre histoire de plumes : des oies voyageuses

A une époque que nous n'avons pu restituer précisément, dans les années 1930 peut-être, des lots d'oies blanches arrivaient de Pologne par le train en gare de Châteauneuf. Les pays de l'est étaient en effet réputés pour cet élevage.

Un châtelleraudais très âgé, qui n'a pas voulu se nommer, habitant le quartier et témoin de ces spectaculaires arrivées raconte : *« Une fois débarquées des wagons et libérées de leurs liens, les oies ne tardaient pas à se remettre sur pattes. Elles se regroupaient alors en troupeau et, conduites par des jars, s'en allaient à travers chemins et champs jusqu'à*

¹¹ AMC, 5Ip3

l'Envigne¹², tout près des Etablissements Dreau de Piétard. Là elles faisaient toilette longuement avant d'être parquées dans les prés jouxtant les bâtiments de l'usine. »

De nos jours cette « transhumance » ne serait plus envisageable, les champs sont construits et les automobiles occupent le reste du terrain.



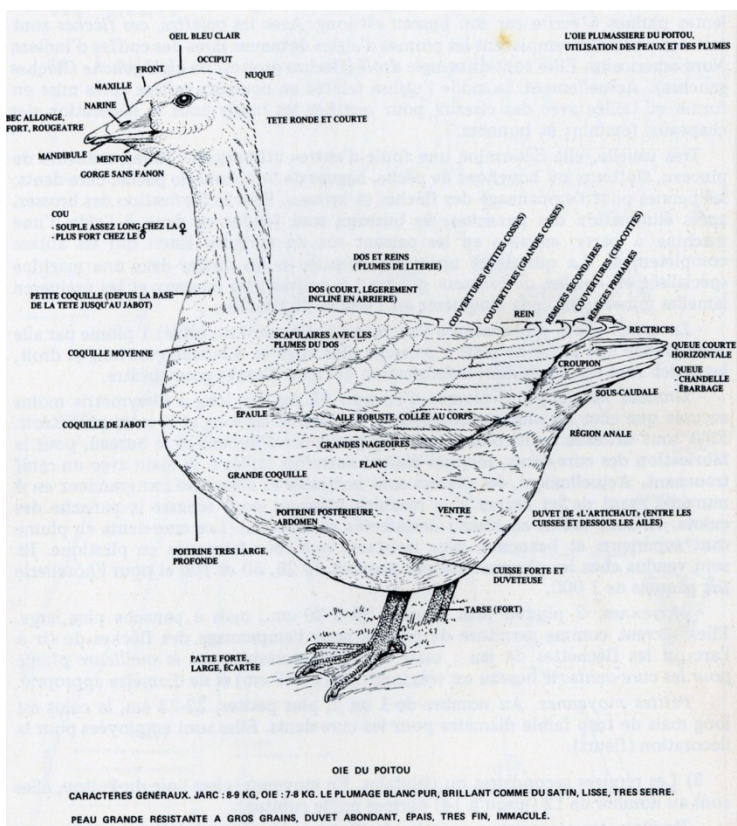
ANNEXE

¹² L'Envigne, affluent de rive gauche de la Vienne qu'elle rejoint juste avant le barrage de la Manu.

Plumage, Saint-Pardoux
(Deux-Sèvres)
Photo R. Pujol, BT



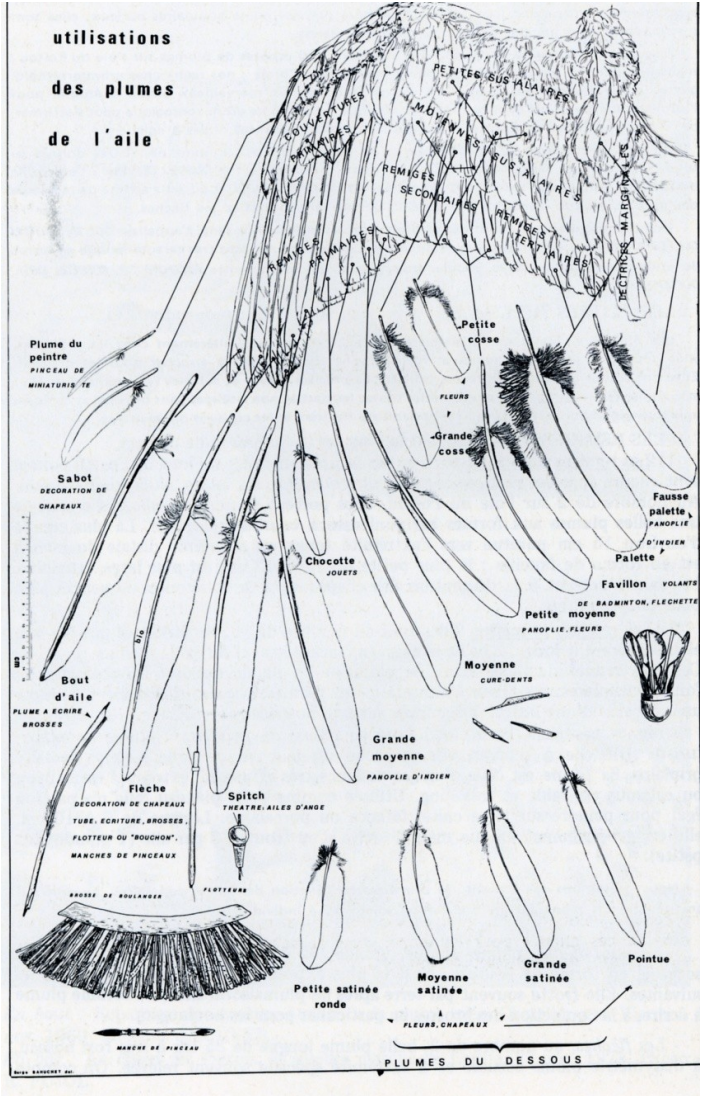
Echarnage, Atelier de la plume triée, Châtellerault, nov. 1969
Photo J. Lécuyer, BT



BT

Oie du Poitou

Caractères généraux : jarc 8-9 k, oie 7-8 k. Le plumage : blanc pur brillant comme du satin, lisse, très serré. Peau : grande résistance, à gros grains, duvet abondant, épais, très fin, immaculé.



BT